

---

Après avoir connu trois cent quatre-vingt-dix ans de domination turque, trente et un ans de colonisation italienne, et deux ans de martyre sous la domination nazie, Rhodes devrait encore patienter jusqu'au 31 mars 1947 sous administration anglaise avant que les autorités grecques ne prennent possession de l'île, jusqu'en octobre, avant d'être officiellement rattachée à la Grèce. Il y avait déjà longtemps que Waterspoon et moi n'étions plus là.

Le 14 décembre 1945 avait plutôt bien commencé. Dans cette région, la plus ensoleillée de l'Égée, l'hiver est une succession de jours de printemps, clairs, ensoleillés, allègres, piquants de fraîcheur le matin, entrelardés de brefs passages de nuées noires charriant de violents orages qui enflamment l'horizon, zèbrent le ciel et déversent les trombes d'eau grâce auxquelles la végétation pourra supporter les six mois, de mai à octobre, durant lesquels l'azur ne pleurera plus la moindre goutte.

Il faisait beau ce matin-là. Nous cantonnions depuis plusieurs semaines à Lindos, village blanc blotti entre deux criques, l'une indigo et l'autre turquoise, au pied d'une acropole couronnée par les formidables murailles d'une forteresse des chevaliers de Saint-Jean et les colonnes cannelées d'un temple dédié à la sagesse d'Athéna. Nous avons terminé le boulot de déminage des plages de la région, et notre unité avait pris la route vers dix heures du matin pour regagner la capitale.

À treize heures, nous arrivâmes au carrefour qui, vers la droite, par une route bordée de deux rangées d'eucalyptus, mène à Kolymbia, où les fascistes avaient installé des colons auxquels on avait naguère distribué les terres de la plaine confisquées aux Grecs, et qui étaient désormais priés de boucler leurs malles. Nous bifurquâmes vers la gauche, en direction des *Epta Pyges*, les Sept Sources, captées par les mêmes Italiens pour former un petit lac de retenue destiné à l'irrigation, au bord duquel nous nous arrêtâmes pour avaler nos rations de campagne.

Tomas arborait un air sombre depuis le matin, et ne fredonnait qu'*Adios*: c'était le premier anniversaire de la mort du major Glenn Miller. Le lac, les arbres, l'herbe verte semblèrent lui redonner un moment sa bonne humeur habituelle. À peine avait-il sauté du camion qu'il se déshabilla entièrement, comme il en avait l'habitude lorsqu'il se baignait, et se rua dans l'eau en hurlant l'intro d'*I*

---